

pu se glisser dans les copies de la Vulgate. Sixte V dans sa Constitution *Aeternus ille*, est très ferme sur l'absolue indépendance de la version latine. Son but était de la rendre à sa teneur primitive, non de corriger les erreurs du traducteur latin. Si l'on s'en était tenu à ce premier travail, on eût eu une bible latine supérieure à la Vulgate clémentine, celle en usage aujourd'hui. Devant certaines additions au texte du traducteur primitif, additions assez nombreuses, le programme des éditeurs pontificaux oscilla.

“ Pourquoi ces fluctuations ? Nous touchons ici du doigt la difficulté capitale qui pèse depuis les origines sur toute la question. Faut-il pencher dans le sens de la critique, faut-il pencher dans le sens de l'usage et de la tradition ? C'est l'éternel problème, soulevé avec tant d'éclat par les travaux de saint Jérôme lui-même ”.

Pour l'Ancien Testament, la Vulgate latine clémentine comprend deux éléments bien distincts, les livres traduits par saint Jérôme d'après l'hébreu, et ceux qui ont été traduits d'après les textes grecs, nommés dans l'usage “ version des Septante ”. La *Sagesse* et le second livre des *Macchabées*, traduits d'après les originaux grecs, sont dans le même cas que le Nouveau Testament. Parlons d'abord des livres traduits par saint Jérôme. S'il s'agissait d'éditer le texte tel qu'il est sorti des mains du saint Docteur, la tâche serait ardue, exigerait des années d'un travail opiniâtre, mais enfin le programme serait clair, et classé parmi les tâches normales de la critique. C'était bien celui que s'était proposé Sixte V. Était-ce bien celui qui résultait des termes du décret de Trente ?

Sans doute la traduction savante et soignée, fidèle et élégante, du solitaire de Bethléem a triomphé, et d'une manière inespérée, des résistances de l'esprit conservateur. A un certain moment, Jérôme avait pu croire que ce triomphe ne viendrait jamais : il s'était résigné à voir le latin d'après les Septante régner dans la liturgie, content de donner satisfaction à quelques amis plus attachés comme lui à ce qu'il appelait, non sans exagération, “ la vérité hébraïque ”. En fait, la version nouvelle avait supplanté l'ancienne, même dans l'usage quotidien des Eglises. Cependant on avait continué de chanter les anciens psaumes, dont la traduction hiéronymienne d'après l'hébreu était demeurée cachée dans les bibliothèques. . . . Sans parler des réminiscences involontaires des copistes, on ne put se résoudre à se